

*AC Madenn*

**LE SCEAU DU DESTIN**

**LES PRETENTIONS DE L'ORGUEIL**

*Nouvelle*

*Yoran attend. Déborah passe. Est-il possible qu'ils se rencontrent vraiment quand chacun pense être aux antipodes de l'autre ?*

*C'est une histoire d'amour qui ne dure pas. De celle qu'on appelle une histoire de c... mais qu'à cela ne tienne, c'est quand même une belle histoire d'amour. Une histoire qui va au-delà des préjugés, au-delà des bien-pensants et au-delà du temps.*

*A quelques détails près (nombreux et non des moindres 😂 !), c'est une histoire rendue vraie. Le filtre de la fiction l'a voulu romanesque mais pour le coup, la réalité peut la rendre... oh combien !... plus forte et plus vibrante.*



Une rencontre naît toujours d'une attention, d'un regard. Une seconde, une demi-seconde, et deux dés s'en vont, roulant.

On s'invente des angoisses, des névroses, des peurs ; mais rien n'effraie plus que ce regard-là. Une seconde de magie qui ouvrira sur des heures de réflexion,

d'introspection, de remise en question, destinées à le faire oublier, à le rendre inopérant.

Jusqu'à ce jour où l'on n'a plus peur, on lance un second regard, croyant à un nouveau dé ; en vérité, c'est toujours le même, le seul, l'unique dé pour cette rencontre-là. Dé comme destin, comme destinée ou comme destination. Cette fois, on n'a pas peur et on le laisse rouler. C'est alors la vie qui prend le dessus et impose son droit. Il suffit toujours de presque rien. C'est sans compter sur les prétentions de l'orgueil qui nous figent dans une immuable quête de perfection que nous n'atteindrons jamais, tout simplement parce nous n'en avons pas les moyens.

Ce texte appartient à C\*\*\*, à cause de ce quatre novembre, dans une cafétéria ; je lui parlais d'un jeune homme qui attend. Je lui parlais fiction et réalité, elle riait et son regard noir et brillant faisait à lui seul rouler mille dés.

Annabelle et Yoran se sont rencontrés sur un regard. Il attendait comme chaque jour, à la même heure. Elle passait comme chaque jour, à la même heure. Durant un mois, pas un mot, pas une œillade ne furent échangés. Annabelle sentit peu à peu le poids de l'insistance d'une présence, la caresse de deux yeux qui la suivaient, entendit les premiers mots. Un jour, sans prendre garde, elle prêta attention et répondit au bonsoir. Rien d'exceptionnel jusque-là. Un homme, une

femme, qui se croisent presque et finissent par se saluer.

Si ce n'est ça ! Ce fameux regard.

Cette première seconde. Peu importe qui on est, ce qu'on fait, on existe tout à coup. Une plongée au fond des abysses cérébraux. Le regard de Yorán est foncé, presque trop sérieux, à la limite anxieux, comme étonné qu'elle le voit enfin. Il n'y croyait pas. Mais vous le voyez, simple réflexe ! On en vient déjà à dépasser la seconde, on ne s'y arrête pas, et déjà la réflexion s'impose et menace la durée de parcours du dé.

Et la seconde d'Annabelle ? Doit-on l'oublier, sous prétexte que le temps passe vite, sous prétexte qu'il ne s'agit que d'une seconde. Une seconde si importante, si pleine de vie. Elle ingurgite la vision de lui, la laisse pénétrer ses fibres et ses artères, prendre possession de son être. Le regard d'Annabelle est clair, lumineux, rieur, amusé et ironique. Le regard d'Annabelle est aguicheur quand celui de Yorán est perplexe. Une seconde, l'envoûtement. Deux dés sont jetés et roulent enfin. La vie bascule.

Un jour de plus, deux jours de plus, puis trois, qui ne forment toujours pas une minute. Il attend, elle passe. Elle s'arrête. Elle lui parle, il répond, ils se sourient. Premier échange. Ils allument une cigarette, elle lui abandonne son paquet. Yorán a toujours ce même air perplexe. Ses cheveux noirs encadrent un visage à

l'ovale fin. Elle le guette de loin, dès le coin de la rue ; elle sourit, ravie de le voir là. Il a les mains dans les poches, parle, rit avec une autre femme. Son allure dégingandée accentue un air presque juvénile. Elle le rejoint, lui propose une cigarette.

— Je dois faire vite aujourd'hui, dit-elle comme à regret.

— Tu viendras demain ?

Elle répond par un sourire et s'en va vivre sa vie, sans un regard en arrière.

— C'est mon anniversaire, dit-elle, un autre jour, un encombrant sac de courses accroché à son bras.

— Tu vas le fêter en famille ?

— Je ne suis pas sûre que le temps qui passe soit un vrai motif de réjouissance.

Il répond par un sourire. Il aimerait être là, il sent bien qu'à ce stade, il aurait bien aimé être près d'elle. Elle ne dit rien et s'en va, pour revenir aussi vite.

— J'aimerais bien boire une bière avec toi.

— Ça serait cool.

Elle est gênée. Visiblement, quelque chose la dérange.

— Je t'attends là-bas, dit-il, en indiquant le coin de la rue, juste à droite, à vingt mètres.

Un sourire. Le sourire d'Annabelle, c'est la vie. C'est Annabelle. Les mots l'encombrent. L'avenue vers laquelle ils se dirigent est large, de longues allées piétonnes, des bancs, et le soir qui tombe. Ils remontent, côte à côte, la rue qui les mènera vers ce petit coin de paradis. Que peuvent se dire deux inconnus, sans sombrer dans la banalité et casser le rêve ?

— J'aime le temps qui passe, ça me rassure, murmure Yoran.

Elle ne dit rien. Elle voudrait oser dépasser le regard. Le toucher. Alors, elle le connaîtrait enfin. Elle lui tend une canette de bière et ouvre la sienne. Ils allument une cigarette. Elle ose et plonge son regard dans celui de Yoran qui n'est plus perplexe, juste intéressé, amusé, avide.

— Qu'est-ce qu'on fout là ? demande-t-elle, en riant.

Elle a replié ses jambes sous elle et s'est tournée vers lui. Ses cheveux virevoltent sous la brise. Elle parle, elle rit, elle sourit et le regarde.

— On boit une bière, répond-il.

— Qu'est-ce que tu fous là, Toi ? insiste-t-elle.

— Je crois bien que je t'ai attendue toute la journée. Ça devient une habitude... de t'attendre.

— Tu n'as rien à foutre là, dit-elle.

— Ainsi va la vie. Tu as une autre cigarette ?

Ils boivent, fument et rient. Elle a envie de faire l'amour avec lui, mais ce soir, c'est son anniversaire. Qu'est-ce que ça veut dire : avoir un an de plus ? Quand on sait que finalement, on ne change pas. On grandit, on acquiert de l'expérience, mais à quinze ans, on est déjà fait. Les comportements changent, la machine s'use, mais le fond reste ; il est, parfois, pour certains, juste pervers. Quel intérêt alors de compter et décompter ? Yoran a d'autres interrogations, d'autres interactions. Ils abandonnent le banc et remontent l'allée. Elle se sent perverse, elle a honte et perd de sa belle assurance. Lui voudrait oser, mais il a peur. Elle lui fait peur.

— Demain ?

— Oui, demain. Tiens, dit-elle, en lui tendant un billet de vingt euros, sorti fraîchement du distributeur, juste en face de la supérette où elle fait quotidiennement ses achats. Ça me ferait plaisir que tu boives un verre en pensant à moi.

Il a failli refuser, il aurait voulu pouvoir le faire, mais le sourire d'Annabelle vaut de l'or. Il est si sincère, si franc, si heureux.

— Demain ? répète-t-il.

Yoran a disparu pendant deux jours. Annabelle est exécration, elle râle toute la journée, Annabelle ne gère

pas la frustration. Le regard de Yoran la hante. En l'absorbant, elle a aussi opté pour le manque de lui.

— J'ai cru que je ne te reverrai jamais, lui dit-elle sur un ton plaisantin.

— J'avais des choses à régler et je ne peux pas venir tous les jours. J'aurais des problèmes.

Elle le fixe, se repaît de son regard brillant, et subit comme un fléau cette folle envie de le toucher. Elle a peur, elle a honte. Et lui ? Est-ce qu'il pourrait vouloir cela ? La toucher, la découvrir, et accepter ses imperfections. Voilà ! C'est dit. Acceptera-t-il qu'elle ne soit pas parfaite ?

— Nous pourrions déjeuner ensemble... un jour... si tu veux.

Il est étonné. Il n'y croit pas et accepte. Elle lui indique l'adresse de cet endroit qui lui prend trente-cinq heures par semaine de son temps. Il est midi, elle sort de l'immeuble. Il l'attend, appuyé contre le mur d'en face. Il parle avec un homme, vêtu d'un costume-cravate marron à fines rayures blanches. Yoran est beau. Son regard s'allume quand il aperçoit Annabelle.

— Sandwich et square, ça te va ? dit-elle, honteuse, consciente de ses pensées refoulées.

Il lui semble si innocent quand elle ne fait que l'attirer dans ses filets.

— Ok, répond-il, l'air dérisoirement joyeux.

Le parc est immense, de l'herbe, des fleurs, des coins et des recoins. Annabelle se sent légère. Ils s'assoient dans l'herbe. La distance entre eux se réduit. Ils ne mangent pas. Il ose enfin poser une main sur elle et caresser sa joue. Elle reste inerte, observe ce visage qui s'approche du sien. Délicatesse contre folie. Ses lèvres sont timides et légères. Morceau de douceur. Annabelle est paralysée de peur et de stupeur. Elle a conscience du désir en elle, de cette frénésie qui la menace de laisser ses mains se poser sur ce corps-là, et de la sortir de sa réserve contrôlée, mais elle se contente de goûter la douceur de ses bras et sentir sa peau. Le baiser reste léger. Il s'éloigne et prend un sandwich.

— J'ai faim, dit-il.

— Moi aussi.

Leurs faims ne sont pas les mêmes. Elle est affamée de lui. Yoran mange le sandwich. Elle voudrait lui faire l'amour, lui est serein. Peut-être qu'il joue avec elle.

— Je peux revenir demain ?

— Si tu veux.

Au bureau, Annabelle suit le rythme. Elle travaille, parle, plaisante. Elle sort fumer avec ses collègues devant l'immeuble, un café dans une main, une cigarette dans l'autre. Elle regarde la rue. Yoran attend

déjà. Il est seize heures trente, il attend, en parlant et riant avec d'autres gens, d'autres hommes, d'autres femmes. Elles papillonnent, s'arrêtent, lui sourient, lui parlent, le regardent pour le sortir de leur propre néant. Yoran répond, rit, parle et accepte le jeu.

Il accepte tout de ces femmes, leurs intrigues et leurs peurs, leurs regards attendris, parfois présomptueux, hautains, indifférents, mais il les connaît bien. Il n'est qu'un homme qui les observe. Elles ne sont que des femmes, en quête ou ayant oublié leur quête, pourtant la quête est là, elle est toujours là chez la femme. Quand elle n'aboutit pas, pire quand elle renonce à elle, elle s'appelle névrose et sa sœur est dépression. Annabelle passe devant lui, un regard rapide. Il lui emboîte le pas. Elle se dirige vers le parc. A cette heure, le jour tombe, les réverbères s'allument, les ombres commencent à peine à danser.

— Tu as fini tard ce soir.

— C'est par période.

— Je comprends mieux pourquoi certains soirs, tu as cet air de zombie. La démarche lente, les yeux presque fermés, avec tes écouteurs sur les oreilles.

Il rit, il se moque, il se sent léger. Les portes du parc sont franchies. Ils marchent sur l'allée pierreuse, il se tourne vers elle et la pousse contre l'arbre. Il l'embrasse. Annabelle ose à peine répondre à ses

baisers. Ne pas réveiller ce monde frénétique qui sommeille en permanence en elle. Cette folle envie de son corps contre le sien. Elle se contrôle. Les mains de Yoran sont sur sa peau et remonte le long de sa colonne vertébrale. Yoran est délicat et timide. Annabelle caresse les cheveux, le cou, les bras, le dos à travers le tee shirt, s'arrête au niveau des reins, à la naissance des deux rondeurs qui l'interpellent.

— Il faut que j'y aille, dit-elle enfin.

Il s'éloigne d'elle, obéissant. Elle a honte. Yoran ne peut pas croire qu'elle le laisse agir comme il le fait. Comment peut-elle accepter alors qu'il n'est rien face à elle ? Elle paraît si sûre d'elle, elle est si belle, si généreuse. Comment peut-elle s'arrêter à un type comme lui ?

— Tu as une copine ? demande-t-elle.

— Rien de régulier, répond-il. Une nana que je vois de temps en temps, rarement. Et toi ?

— Je suis mariée, probablement bientôt divorcée si j'en crois l'évolution des rapports avec mon mari.

Yoran ne dit rien. Le gouffre est immensément béant. Comment pourrait-il rivaliser avec cela ?

— A demain.

— A demain, répond-elle, en se dirigeant vers le quai de gare.

Un jour sans Yoran, c'est un jour triste. Un jour sans Annabelle, c'est un jour chiant.

— C'est terrifiant, lance Philippe, le collègue d'Annabelle, avec ces délocalisations en masse, on finira tous au chômage.

Annabelle écoute à peine et laisse à Edouard et Jessica le soin de répondre et d'épiloguer sur la question. Elle place sa petite phrase du moment.

— L'entreprise est devenue créatrice de misères.

— On va tous se retrouver sur un trottoir à faire la manche, reprend Jessica.

— On finira sous les ponts, rétorque Edouard.

— Ça commence de plus en plus jeune, surenchérit Philippe, le regard perdu sur la rue. Le nombre augmente sans cesse. Ils sont partout.

Annabelle n'écoute plus, elle a aperçu Yoran plus loin, cent mètres, deux-cents mètres, il l'attend. Passer à la pharmacie, acheter des préservatifs. Je veux faire l'amour avec lui, pense-t-elle.

— Qu'en penses-tu ? demande le collègue.

— Euh ! Hein ! J'en pense rien.

La journée est finie. Annabelle quitte son travail, le cœur battant. Yoran n'est plus là. Elle est déçue, son visage se fige en un masque sévère. Yasmina, une collègue, la rejoint et lui colle aux basques. Elles

atteignent le quai qu'elles remontent jusqu'à l'arrière de train, en bavardant. Annabelle retient ses grognements de dépit et de rage. Il ne l'a pas attendue, il s'est lassé d'elle, c'est normal, qu'avait-elle cru ? Qu'il s'intéressait à elle pour ses beaux yeux. Quelle gourde ! Quelle conne ! Yoran, il s'en moque bien de ses délires de névrosée. Yasmina parle, parle et parle encore. Annabelle est triste, son cœur pleure déjà. Yoran est là, assis sur le banc, sur le quai. Il n'est pas parti. Deux jeunes filles sont avec lui. Ils parlent et rient. Le train arrive. Yoran ne l'a pas vue, à moins qu'il ne l'ignore. Annabelle jette un dernier regard. Son cœur hurle tel un vieux méchant loup qui aurait perdu toutes ses dents et aurait renoncé à son destin de guerrier et de chasseur. Un hurlement tassé, rouillé, éraillé, faiblissant déjà. Yasmina parle, Annabelle opine de la tête, elles feront le trajet ensemble.

Yoran s'étonne, Annabelle ne vient pas. Les deux filles sont sympas et jolies, mais Annabelle ne vient pas. Deux heures qu'il est assis là, sur le quai. Elle aurait déjà dû être là, depuis longtemps, mais elle n'y est pas. Il reste assis sur ce banc, comme un chien, qu'on avait décidé d'adopter et qu'on a abandonné après réflexion. Un chien pas obéissant, un chien pas propre, qui refuse de dormir dans sa niche. Les deux filles insistent.

— Viens, on va à une soirée, ça sera sympa.

Cela fait longtemps, très longtemps, que Yoran n'a pas fait la fête. Il a suffi qu'il attende là, sur ce quai de gare, pour que la vie prenne un sens différent. Annabelle n'est pas venue, elle ne s'est pas préoccupée de lui. Il ne compte pas, ni pour elle, ni pour personne. Ces deux filles l'ont vu là, l'ont pris pour quelqu'un qui attend quelqu'un. Elles le lui ont demandé. Il a dit oui. Oui, j'attends quelqu'un. Ça leur a titillé le défi. Cela faisait si longtemps qu'il n'attendait plus rien. Il attendait sans attendre. Il attendait la vie sans vivre. Aujourd'hui, il attend Annabelle. Annabelle n'est pas venue, c'est une autre vie qui s'est pointée.

— Alors, tu viens ? insiste la blonde.

Yoran sourit ; elle est jolie, les yeux soulignés de noir, le visage un peu rond, un décolleté profond sur une paire de seins lourds, des hanches larges sur des fesses charnues. Yoran sourit. « Je vais faire maigrichon dans son lit, mais putain ! Qu'elle est jolie ». Yoran n'est pas timide. Yoran est amusé. Yoran suit le rythme de vie. Il suit les deux filles, les deux mains dans les poches de son jean qui tombe, une allure dégingandée, un air juvénile, un sourire ironique, et un regard brillant et lubrique.

Annabelle est passée devant Yoran. Il la regarde, elle ne lève pas la tête. Elle passe. Yoran reste là. Il attendra jusqu'à ce qu'il existe à nouveau pour elle. Deux jours, elle passe. Un tout petit regard qu'elle n'a pas pu

retenir. Yoran parle avec un vieux monsieur mais son regard est braqué sur elle. Il est triste, anxieux, il ne comprend pas pourquoi elle est en colère, pourquoi elle ne lui parle plus. A-t-il eu tort d'aller la chercher devant l'immeuble où elle travaille ? N'aurait-il pas dû continuer de l'attendre là, contre ce mur, et se contenter de guetter son arrivée ? Annabelle passe encore.

— Tu ne veux plus me parler ? demande-t-il.

Elle lui donne une cigarette et en allume une.

— Ce n'est pas ça.

— Je comprends, tu as ta vie, c'est normal.

Annabelle l'observe. Elle, elle ne comprend pas. Le regard de Yoran. Les mains de Yoran. Elle voudrait caresser sa joue, effacer sur son visage cette expression grave et perdue.

— J'ai peur d'aller trop loin avec toi, avoue-t-elle enfin.

— Trop loin ?

Il ne comprend pas.

— L'autre jour, j'allais te proposer d'aller à l'hôtel, dit-elle.

Elle sourit, elle rit, elle est gênée.

— Mais tu étais en compagnie de deux belles jeunes filles.

— A la gare, c'est ça ? Tu es venue.

Yoran la regarde, il ne comprend pas. Il aime son sourire, ses yeux qui brillent, sa gentillesse, sa force, sa féminité ; il aime même cette peur qu'elle déclenche en lui et le pousse. Ce qu'il n'aime pas, c'est lui, ce qu'il est.

— A l'hôtel, répète-t-il, hagard.

Annabelle a honte. Comment a-t-elle pu lui dire ça ? Le traiter comme ça ? Lui proposer deux heures dans un hôtel comme on réserve un beau morceau de viande, bien fraîche, en prévision du barbecue du dimanche. Comment a-t-elle pu laisser piétiner son innocente délicatesse par son ardeur débridée ? Elle baisse les yeux. Yoran ne dit rien. Il a honte. Il a peur. Que pourrait-il lui donner, à Elle ? Lui n'a rien. Il n'a que lui et c'est rien.

Deux jours passent, deux jours meurent. Annabelle pense à Yoran. Yoran pense à Annabelle. Yoran a revu la jolie fille blonde de la gare. Il a couché avec elle. C'était bien. C'était sympa et agréable. C'était chaud. La jeune fille blonde ne demande rien, elle parle, raconte sa vie, ses amies, les fêtes du samedi et les joints entre potes. Samedi, Yoran fait à nouveau la fête avec elle et ses amis. Il boit, il fume, il couche encore avec elle. Il ne va plus devant l'immeuble où travaille Annabelle. Il ne va plus l'attendre contre le mur. Il bouge, il marche, il cherche. Le soir, il retrouve la jeune

fille blonde. Il couche avec elle, puis il part, il ne veut pas de cette attache. Ce lien est une prison qu'il fuit.

Il est sept heures trente, Annabelle prend le train de sept heures quarante-cinq. Elle est devant la gare et fouille au fond de son sac, à la recherche de la pochette contenant les tickets de train à composer. Une présence près d'elle. Un regard. Les dés roulent toujours.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Yoran ne répond pas. Le teint est pâle, les yeux fatigués, les cheveux ébouriffés.

— Tu veux un café ?

— Ça me ferait du bien. J'ai froid.

Ils restent debout, au bar de la cafétéria, au centre du hall de la gare. Elle a commandé un double pour lui et deux croissants, elle sirote un expresso. Elle regarde ses mains, toutes blanches, toutes fines et un peu sales, qui s'agrippent au gobelet en carton.

— Tu as l'air fatigué.

— J'ai peu dormi.

— Comment vas-tu ?

— Ça va. Je me reposerai plus tard.

— C'est trop ridicule, gronde-t-elle. Viens ! Suis-moi !

Elle l'entraîne vers la sortie. Elle marche d'un pas déterminé, remonte une rue, puis une autre, et une autre encore. Yoran la suit, sans rien dire. Elle lui tend le paquet de cigarettes, il en allume une et suit toujours, en fumant. « Hôtel », c'est marqué hôtel. Elle n'hésite pas, elle entre et réserve une chambre. Une semaine. Elle réserve la chambre pour une semaine. Yoran est éberlué tandis qu'Annabelle prend la clé. Elle le tire par la main. Il la suit mollement, honteux et confus. L'hôtel est un peu vieillot, avec son vieux tapis de couloir rougeâtre et de grandes arabesques dorées. La chambre est claire, propre, le dessus de lit bleu. Le cabinet de toilette offre le confort d'une douche, d'un lavabo et de toilettes. C'est blanc, c'est propre. Yoran s'assoit sur le lit. Il veut allumer une cigarette, elle le retient.

— C'est interdit de fumer ici.

Il est assis sur le lit et triture ses longs doigts fins.

— Je vais aller travailler, dit-elle pour le rassurer. Toi, tu vas dormir.

— Tu viendras ?

— Peut-être.

— J'irai t'attendre à la gare.

— Tu n'es pas obligé.

— J'aime t'attendre.

— Fais ta vie. Ne t'occupe pas de moi.

Yoran ne dit rien. Elle a raison. Il doit la laisser tranquille. Ne rien exiger d'elle. Ne pas l'attendre. Il va dormir parce qu'elle le lui a dit. La journée passe, inhabituelle. L'après-midi, il rejoint la jeune fille blonde. Il ne couche pas avec elle, il n'a pas envie. Il bouge mais il attend. Il a beau se sermonner. Il attend quand même. Elle aussi attendait, il le comprend maintenant, elle attendait quelque chose de lui. Ça n'était pas qu'une histoire de viande pour barbecue. Ça n'était pas qu'une histoire de baise dans un hôtel. Il n'a pas su voir, il n'a pas compris. Faut-il qu'il soit vraiment minable pour ne rien comprendre à ce point ?

Vers dix-sept heures, il est à la gare. Des gens lui parlent, des femmes lui sourient, d'autres le toisent d'un regard méprisant. Annabelle ne vient pas. Il a un sandwich. Dans la chambre d'hôtel, il y a la télé, ça l'occupera, il ne pensera à rien jusqu'à demain. Et demain matin, dès six heures, il retournera à la gare. Il est triste. Il est seul. Il est vide. Il sent les larmes à l'orée de ses yeux. La nuit est tombée. En face de l'hôtel, il y a une forme humaine, adossée contre le mur et qui attend. Qui attend comme lui sait si bien le faire. Il s'approche. Le visage d'Annabelle est grave et anxieux. Yoran essuie ses larmes et la rejoint.

— Tu fais quoi ? demande-t-il.

— Je ne veux pas m'imposer.

— Je t'ai attendue à la gare.

— Je t'ai attendu ici.

Il la serre entre ses bras.

— A votre bon cœur, M'sieur ! murmure-t-elle, à son oreille, en riant doucement.

Elle le suit jusqu'à la chambre.

— Il est à quoi ton sandwich ?

— J'en sais rien.

— Je peux en avoir un bout ?

— Tu ne veux pas que je te paie aussi une chambre d'hôtel, répond-il, en riant.

Il s'approche d'elle. Yoran est délicat car il a peur. Tellement peur de la décevoir. Doucement, il l'embrasse. Doucement, il la touche. Doucement, gauchement. Elle le laisse faire. Il enlève son pull et son tee shirt. Son torse est glabre et sa peau est blanche. Elle pose ses mains sur lui, elle a peur de le casser, mais sa peau est si douce, si fine. Yoran est un homme, Yoran sait ce qu'il veut quand il oublie qui ils sont.

Les dés roulent. Une seconde ne suffit pas. Des centaines de secondes se succèdent, passent la barre des minutes. Leurs deux corps ont pris le pas sur les paroles, ont fustigé les mots et les pensées. Les corps sont nus, les corps se parlent. Les regards brillent et rient. La joie, la plénitude et l'oubli de soi composent

leur couche et façonnent leur ardeur. Annabelle se moque d'elle-même, Yoran n'est, absolument pas, timide ! Yoran soupire de satisfaction, Annabelle l'accueille avec frénésie.

Ils auraient pu choisir d'arrêter les dés, roulant devant eux ; il suffisait de presque rien. Baisser le regard pour ne pas se voir.

Il ne faut ni se leurrer, ni rêver benoîtement. Yoran et Annabelle ne se sont pas mariés, n'ont pas vécu heureux ensemble et n'ont pas eu beaucoup d'enfants. Ils ont partagé un instant de leur vie, sans plus se soucier des peurs et des incertitudes que l'orgueil fabriquait à leur insu.

Dans à peine dix ans, le fils aîné d'Annabelle sera à cette même borne temporelle. Yoran y aura vécu, debout, contre son mur, attendant que la vie se rappelle à lui. Il a jeté la vieille casquette à carreaux qu'il posait à ses pieds. Il a suffi d'une seconde. Le hasard d'une seconde, pour lui rendre une existence qu'il avait égarée, le sortir d'un néant dans lequel il semblait inéluctablement. Il n'attend plus devant la supérette, juste en face du distributeur d'argent. Il a cessé d'attendre sans autre but que de compter la menue monnaie. Tous deux ne savaient que faire de leur expérience de vie.

Annabelle croyait en avoir fini avec les découvertes, la voilà frémissante face au sourire ravageur d'un jeune

homme qui n'est que dans la rue. La bonne femme n'aurait-elle pas dû se contenter d'élever ses enfants, continuer d'observer sans plus prendre part, et veiller sur son corps recueillant sournoisement les marques du temps ? Et que faisait-il dans la rue ? A votre bon cœur ! Mais de quel cœur s'agissait-il ? Il n'y a qu'un dé, comme il n'y a jamais qu'un cœur.

Il n'y a guère que l'orgueil pour avoir de ces prétentions à la perfection. Ne devrait-on jamais faire l'amour qu'entre gens beaux ou gens moches ? gens jeunes ou gens vieux ? gens intelligents ou gens cons ? gens riches ou gens pauvres ? Quelle est la frontière entre les gens du peuple et ceux de la rue ?

La vie ne s'arrête qu'au jour de mort. On ne vieillit jamais quand on a envie de vivre, pas plus qu'on ne mérite la misère.

Yoran s'est réconcilié avec lui-même et a repris en mains les rênes de son destin, parce qu'un jour, une femme l'a suffisamment aimé pour lui insuffler un peu de sa force de vie.

Annabelle cultive un champ de sourires heureux, pour récolter un jour les fruits d'une folle sérénité, parce qu'un jour, un homme l'a suffisamment aimée pour qu'elle reste belle à jamais.

Juste parce qu'ils ont eu le courage de laisser rouler les dés. Juste parce qu'à un moment donné, leur

orgueil n'a pas eu d'autre prétention que celle de prendre et se donner. Aimer. Et tant pis si l'un se croyait trop pauvre et l'autre trop âgée. Tant pis s'ils ont mélangé les genres ! «Et encore, commentait Annabelle, en riant. Imagine ! Si, en plus, tu avais été noir». «Et toi, obèse !» a-t-il rétorqué. Yoran a ri, heureux, en serrant la femme entre ses bras.

Une seconde suffit pour faire basculer deux vies.

C'est un peu et c'est un tout.



*fin*